



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

**André Durand présente**

## **‘Lokis’** (1869)

**nouvelle de Prosper MÉRIMÉE**

(58 pages)

pour laquelle on trouve un résumé

des notes (pages 3-12)

et un commentaire (pages 12-16)

**Bonne lecture !**

### Résumé

#### Chapitre 1

Envoyé en Lituanie par la Société biblique pour traduire l'Évangile en jmoûde, le narrateur, le Prussien Wittembach, «*professeur de linguistique comparée*», était inquiet de voir les langues anciennes ou primitives tomber dans l'oubli, s'efforçait de les sauver ou de les reconstituer. Il fut invité chez le comte Michel Szémioth. Mais, à son arrivée, il ne le vit pas car il aurait souffert d'une migraine. Il apprit que la mère du comte avait perdu la raison depuis que, quelques jours après son mariage et enceinte, elle avait été, lors d'une partie de chasse, enlevée par un ours, qui l'entraîna au fond de la forêt, et dans les bras duquel elle avait été retrouvée ; que la folie furieuse qui s'était emparée d'elle était telle qu'il fallait trois infirmières pour la maîtriser quand son médecin l'examinait ; que l'enfant qui naquit neuf mois plus tard sembla d'emblée inquiétant.

## Chapitre 2

Le soir, de sa chambre, le professeur crut voir «*quelque animal fort lourd*» grimper à un arbre près de la fenêtre, et se trouva face à «*une tête humaine*» qui disparut aussitôt. Le lendemain, le comte vint très aimablement s'excuser de l'avoir mal accueilli, et reconnut qu'il avait commis son indiscretion par espièglerie. Il lui dit s'intéresser à la poésie, et fit part de la déception que lui causait la légèreté de la femme qu'il courtisait, Mlle Iwinska.

## Chapitre 3

On offrit au comte un chien qui, devant lui, fut pris «*d'une terreur subite*». Il conduisit son hôte vers un tumulus de la forêt où, autrefois, se réunissaient les poètes et les sorciers. Ils rencontrèrent une sorcière qui invita le comte à se rendre auprès d'une communauté d'animaux de la forêt dont il aurait pu devenir le roi. Puis ils allèrent chez Mlle Iwinska ; elle dansa avec le comte une «*roussalka*» mais en se plaignant qu'il la serrait «*comme un ours*», et elle se moqua gentiment de lui.

## Chapitre 4

Au cours du repas, le comte fut fort intéressé par le récit que le professeur lui fit d'une aventure où il avait dû boire le sang de son cheval.

## Chapitre 5

Plus tard, comme ils couchaient dans la même chambre, le professeur fut étonné de le voir, sous prétexte de somnambulisme, mettre ses armes sous clé, puis, au cours de la nuit, l'entendre pousser des «*râles nerveux*» et avoir un «*ricanement étrange*».

## Chapitre 6

Wittembach fit part de son inquiétude au médecin de la mère du comte, qui lui parla de «*la dualité*» de l'être humain, le comte pouvant tantôt avoir des manières raffinées et lire des ouvrages philosophiques, tantôt, colosse aux bras «*couverts d'un noir duvet*», être subitement emporté par une sorte de bestialité incontrôlée. Le professeur quitta le comte après l'avoir entendu vouloir renoncer à la coquette Mlle Iwinska, qui ne lui plaisait que par la blancheur de sa peau sous laquelle pulsait un sang qui l'obsédait.

## Chapitre 7

Deux mois plus tard, le professeur reçut une lettre qui l'invitait à venir officier au mariage du comte et de Mlle Iwinska.

## Chapitre 8

Le jour du mariage, à l'arrivée du comte avec sa fiancée, les chevaux de la calèche, effrayés peut-être par le comte, se cabrèrent. Mais il saisit sa fiancée, et la portait au haut du perron lorsque sa mère, qui avait échappé à la surveillance, cria : «*À l'ours ! il emporte une femme. Tuez-le ! Feu ! Feu !*». Le mariage fut célébré selon les coutumes lituaniennes, ce qui fit que Wittembach se retira assez tôt. Au cours de la nuit, il vit passer devant sa fenêtre et tomber dans le jardin «*un corps opaque, très gros*». Comme, le lendemain matin, les jeunes époux ne paraissaient pas, on força leur porte, et on découvrit la jeune mariée étendue sur son lit avec au cou une blessure affreuse, et morte, tandis que le comte avait disparu à jamais. Le médecin appelé déclara qu'elle n'avait pas été tuée par un fer, mais par une morsure.

## Notes

(la pagination est celle de l'édition du Livre de poche, tome 2)

Page 229 :

- «*Lokis*» : Dans la «Revue des deux mondes» (15 septembre 1869), la nouvelle parut sous le titre «*Le manuscrit du professeur Wittembach*», mais le titre courant en haut des pages était «*Lokis*», et la table des matières donna «*Lokis, Le manuscrit du professeur Wittembach*». Le 11 septembre, Mérimée écrivit à ce sujet à Tourguéniev : «*“Lokis” paraîtra dans la prochaine “Revue”. Le successeur de M. de Mars est venu hier m’apporter les épreuves et me dire qu’il était impossible de mettre “Lokis” en titre courant au haut des pages parce que ce mot était trop court. Après avoir un peu ri de la prétention typographique de l’imprimeur, je suis rentré dans une colère bleue, et j’ai voulu reprendre mon manuscrit. Je suis presque fâché de ne l’avoir pas fait.*» Le titre était, en effet, très important pour Mérimée : «*Je cherche un titre, je voudrais quelque chose comme “Le Trouveur” ou “Le Dénicheur de miel. Medvied”. Mais ce que j’aimerais mieux, c’est un mot lithuanien signifiant ours. J’ai vu des Lithuaniens, pas un seul ne sait un mot de j moude. En savez-vous?*» (lettre à Tourguéniev, 9 octobre 1868). C’est Tourguéniev qui lui conseilla enfin d’intituler sa nouvelle «*Lokis*». Le j moude est un dialecte bas-lituanien.
- «*Wittembach*» : Ce nom rappelle celui de Johann Hugo Wyttenbach (1767-1848), historien et archéologue allemand dont Mérimée avait fait la connaissance en 1836, à Trèves.
- «*in-octavo*» : Ouvrage où la feuille d’impression est pliée en huit feuillets (ou seize pages).
- «*Szémioth*» : Mérimée, qui, le 14 octobre 1869, écrivit à Alexandre Przedzicki : «*Un de vos compatriotes qui était mon guide [Charles-Edmond Choiecki] me disait que les Szémioth n’existaient plus.*» croyait avoir donné à son héros le nom d’une famille éteinte. Mais il apprit qu’il s’était trompé : un François Szemiouth, né en 1802, mourut en 1882.
- «*“Miskka su Loku / Abu du tokiu”*» : «*Michel avec Lokis, tous les deux les mêmes*». Ce proverbe est cité dans le manuel de Schleicher («*Handbuch der lituanischen Sprache*», tome II, page 89). Le 3 décembre 1869, Mérimée écrivit à Tourguéniev : «*Cela s’appellera “Lokis”, comme vous me le conseillez, avec cette épigraphe : “Michka su lokiou abou dou tokiou”. Le sens n’est-il pas : “Blanc bonnet ou bonnet blanc”?*»
- «*la première traduction des saintes Écritures*» : Mérimée se trompa : la Bible avait été traduite en lituanien depuis fort longtemps : par Samuel Boguslas Chylinski en 1660, par Jean Jacob Quandt en 1735, par L. J. Rhesa en 1816. Il fit peut-être allusion à une édition du «*Nouveau testament*» parue en 1866 à Berlin, sous les auspices de la Société Biblique de Londres.

Page 230 :

- «*“Gazette scientifique et littéraire”*» : Ce titre est de l’invention de Mérimée.
- «*Koenigsberg*» : Ville de Prusse-Orientale qui, depuis 1945, porte le nom de Kaliningrad.
- «*docte*» : Savant, érudit.
- «*“jomaïtique” [...] “j moude”*» : Dialecte bas-lituanien.
- «*palatinat*» : Pays sous la domination d’un comte palatin (spécialement en Allemagne et en Pologne).
- «*Samogitie*» : Contrée située entre la mer Baltique, la Courlande, la Lituanie proprement dite et le Niémen. Les indigènes l’appellent «*Szamaïte*» («*pays bas*») et les Polonais «*Zmudz*» (j moude).
- «*sanscrit*» : Forme savante, codifiée, de l’indo-aryen ancien, dans lequel furent écrits les grands textes brahmaniques de l’Inde. L’idée de rapprocher le j moude du sanscrit vient de «*La science du langage*» de Max Müller.
- «*Dorpat*» : Ville de l’Estonie. Son université fut fondée en 1630 par Gustave-Adolphe.
- «*langues transouraliennes*» : Parlées au-delà de l’Oural.
- «*Kowno (Kaunas)*» : Le premier nom est le nom polonais, le second le nom lituanien de l’ancienne capitale de la Lituanie.
- «*“Catechismus Samogiticus” du père Lawicki*» : Il existait bien un père jésuite nommé André Lavicki (1572-1631) dans l’entourage du faux Démétrius, imposteur qui, à la mort de Boris Godounov, en mai

1606, se fit couronner tsar. Mais son "*Catechismus Samogiticus*" semble être une invention de Mérimée.

Page 231 :

- «*l'ancienne langue "prussienne"*» : «L'ancien prussien, qui se rapprochait beaucoup du lituanien, s'est éteint au XVIIe siècle, ne nous laissant d'autre monument écrit qu'un vieux catéchisme.» (Max Müller, "*La science du langage*")
- «*Medintiltas*» : Le nom, qui signifie «pont de bois», fut forgé par Mérimée ou par un de ses informateurs.
- «*il se piquait de*» : Il prétendait avoir et mettait son point d'honneur à...
- «*la religion évangélique*» : La religion protestante (dans laquelle l'Évangile a une place prépondérante). Certaines familles étaient calvinistes, mais la majorité de la noblesse était catholique.
- «*ministre*» : Celui qui a la charge du culte divin, qui agit au nom de Dieu. Wittembach est pasteur.
- «*le timbre*» : Calotte de métal qui, frappée par un petit marteau, joue le rôle d'une sonnette.

Page 233 :

- «*Auriez-vous pour agréable*» : Expression vieillie pour «Accepterez-vous». Voir Molière, "*Le misanthrope*" (I, 1) : «Et je vous supplierai d'avoir pour agréable...»
- «*"starka"*» : Mot polonais qui signifie littéralement «petite vieille».
- «*Drontheim*» : Port de Norvège.
- «*Memel*» : Port de Lituanie.
- «*Léna*» : Ville d'Allemagne où se trouve une importante université.
- «*Madère*» : Archipel portugais de l'Atlantique.

Page 234 :

- «*Rosienie*» : Chef-lieu d'un district de la Samogitie.
- «*coquette*» : Femme qui recherche les hommages masculins par pur esprit de conquête.
- «*Kalouga*» : Ville russe à 300 kilomètres à l'ouest de Moscou.
- «*Sévastopol*» : En français, on écrit «Sébastopol» le nom de cette ville sur la mer Noire où se déroula, entre les Russes et les Franco-Britanniques, le principal siège de la guerre de Crimée (septembre 1854-septembre 1855).

Page 235 :

- «*je mange et bois du meilleur*» : De la meilleure qualité.
- «*"Journal médical de Saint-Pétersbourg"*» : La "*Meditsinskaïa Gazeta*" paraissait en effet à Saint-Pétersbourg.
- «*Gédymin*» : Souverain de Lituanie qui régna au IVe siècle, eut trois fils, Olgierd, Skirgello et Keystut.
- «*amazones*» : Femmes viriles.
- «*veneurs*» : Domestiques qui s'occupent de la chasse à courre.
- «*bride abattue*» : Habituellement, «à bride abattue» : «à toute vitesse», car, si on arrête un cheval en tirant sur la bride, on lui donne au contraire toute liberté en la laissant longue, lâche, «abattue».
- «*cosaque*» : Membre d'une population nomade ou semi-nomade des steppes de la Russie méridionale.
- «*pelisse*» : Vêtement orné ou doublé d'une peau garnie de ses poils.
- «*bat le bois*» : Le parcourt en tous sens pour découvrir quelque chose ou quelqu'un.

Page 236 :

- «*sont sur leur bouche*» : Sont gourmands (expression vieillie).
- «*chevaleresque*» : Digne d'un chevalier du Moyen Âge par sa bravoure, sa générosité, sa courtoisie.
- «*arquebuse*» : Ancienne arme à feu qu'on faisait partir au moyen d'une mèche ou d'un rouet.
- «*mauvais drôle*» : Mauvais sujet.
- «*carabine*» : Fusil léger à canon court.

- «*chamarrés de tous les ordres*» : Nantis des distinctions de toutes les académies.
- «*petit lait*» : Appelé aussi lactosérum, c'est la partie liquide issue de la coagulation du lait.
- «*codéine*» : Alcaloïde dérivé de la morphine, extrait de l'opium.
- «*rouble*» : Monnaie russe.
- «*manie*» : Folie.
- «*j'ai épuisé mon latin*» : On trouve habituellement «j'ai perdu mon latin» pour signifier : «je ne comprenais plus rien».

Page 237 :

- «*instrumenter*» : Traiter un malade.
- «*En la rouant de coups*» : En la battant violemment (comme on le faisait aux condamnés au supplice de la roue).
- «*le hurlement*» : «*On appelle, en russe, une possédée : "une hurleuse", "klikoucha", dont la racine est "klik", clameur, hurlement.*»
- «*commère*» : Voisine, amie.
- «*rosser*» : Battre violemment, rouer de coups.
- «*gélinotte*» : Oiseau qui est servi sur la table, le médecin interrompant brutalement son récit pour inviter le narrateur à profiter du repas.
- «*épieu*» : Gros et long bâton terminé par un fer plat, large et pointu.

Page 238 :

- «*ces animaux ne mangent pas les cadavres*» : C'est exact, et il est recommandé lorsqu'attaqué par un ours de faire le mort. Ce que savait La Fontaine qui, dans «*L'ours et les deux compagnons*», écrit :  

« Ayant quelque part ouï dire  
 Que l'ours s'acharne peu souvent  
 Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire. »
- «*bastion*» : Ouvrage de fortification faisant saillie sur l'enceinte d'une place forte.
- «*vedette*» : Soldat placé en sentinelle pour observer et renseigner.

Page 239 :

- «*la préférence [...] "dourachki"*» : Jeux de cartes répandus en Russie.

Page 241 :

- «*boukhare*» : Étoffe provenant de Boukhara, ville d'Ouzbékistan, célèbre pour ses tissus et ses tapis.

Page 242 :

- «*quelle apparence*» : «Comment se pourrait-il?»
- «*le canon des sculpteurs grecs*» : Ensemble de règles fixes déterminant les proportions de l'être humain, conformément à un idéal de beauté.
- «*polisson*» : Enfant espiègle.
- «*badin*» : Enjoué, léger.

Page 243 :

- «*Votre Excellence*» : «*"Siatelstvo". Votre "Éclat lumineux" ; c'est le titre qu'on donne à un comte.*» (note de Mérimée).
- «*le cornique*» : La langue de la Cornouaille.
- «*La dernière personne qui savait le cornique est morte l'autre jour*» : Information prise par Mérimée dans «*La science du langage*» de Max Müller.
- «*Alexandre de Humboldt*» : Friedrich Heinrich Alexander von Humboldt (1769-1859), naturaliste, chimiste, linguiste et voyageur allemand, auteur d'importants récits de voyage. Mérimée avait pu le connaître chez Cuvier.

Page 244 :

- «*Lessner*» : En fait, Theodorus Lepner, auteur de "*Der Preusche Littauer...*" publié à Danzig, en 1774.
- «*Wilno*» : Nom polonais de Vilnius, ville de Lituanie, capitale du pays au Moyen-Âge et qui le redevint en 1940.
- «*"Les trois fils de Boudrys"*» : La ballade est du poète polonais Mickiewicz, comme le comte l'indique plus loin (page 247). Pouchkine la traduisit en russe, et Mérimée du russe en français, croyant qu'elle était de Pouchkine. De cette première traduction, il cita un passage dans "*Le faux Démétrius*" (1853). Ici, il donna une traduction plus proche de l'original.

Page 245 :

- «*les Teutons*» : «*Les chevaliers de l'ordre teutonique*» (note de Mérimée), c'est-à-dire un ordre religieux et militaire qui fut créé après la prise de Jérusalem par Saladin en 1187, et combattit les musulmans. En Europe, les chevaliers acquièrent de vastes possessions, surtout en Allemagne, déclenchèrent une offensive contre les Prussiens qui étaient idolâtres et les convertirent, devinrent les suzerains de la Livonie, mais furent arrêtés par Alexandre Nevski. Ils se contentèrent alors d'assurer leur domination sur le nord de la Pologne, l'Estonie, la Courlande, jusqu'à ce que, en 1410, ils soient battus par Ladislas II Jagellon à Tannenberg. Ils furent ensuite divisés entre ceux qui adoptèrent la Réforme et ceux qui demeurèrent catholiques. L'ordre fut supprimé en Allemagne par Napoléon Ier en 1809.
- «*lac Ilmen*» : Lac de Russie (région de Saint-Pétersbourg).
- «*Novgorod*» : Ville de Russie, à neuf kilomètres du lac Ilmen.
- «*hermine*» : Mammifère un peu plus grand que la belette, à laquelle il ressemble, dont la fourrure, brun-rouge en été, devient blanche en hiver, et est très estimée.
- «*étoffes brochées*» : Où sont entremêlés, sur le fond, des fils de soie, d'argent ou d'or, de manière à former des dessins en relief.
- «*à foison*» : En grande quantité, à profusion.
- «*racaille*» : Ensemble de fripouilles.
- «*la racaille porte-croix*» : Les chevaliers de l'ordre teutonique portaient une croix noire sur leur manteau blanc.
- «*L'ambre*» : L'ambre jaune, résine fossilisée, d'origine végétale, dure et transparente, qui a la propriété de s'électriser par frottement. On le trouve particulièrement sur les rivages de la Baltique.
- «*lustre*» : Éclat naturel ou artificiel d'un objet brillant ou poli.
- «*rubis*» : Pierre précieuse, transparente ou rouge de corindon.
- «*le Niémen*» : Fleuve coulant des hauteurs de Minsk jusqu'à la Baltique.

Page 246 :

- «*bourka*» : «*Manteau de feutre*» (note de Mérimée).
- «*"daïna"*» : Chant traditionnel letton et lituanien. Au pluriel : «*daïnos*».
- «*panna*» : En polonais, mademoiselle.

Page 247 :

- «*loulka*» : «*Julienne*» (note de Mérimée).
- «*si j'avais publié comme originale la "daïna" des fils de Boudrys*» : L'ironie porte non seulement sur le professeur Wittembach qui se laisse mystifier par Mademoiselle loulka, qui lui débite comme une chanson populaire de l'ancienne Lituanie la traduction en jmoude d'une ballade très connue du poète polonais Mickiewicz, mais aussi sur la propre méprise de Mérimée qui avait attribué la ballade de Mickiewicz à Pouchkine, enfin sur l'erreur de ceux (dont Pouchkine) qui avaient traduit en d'autres langues des pièces de la mystification de Mérimée, "*La guzla*" ou "*Choix de poésies illyriques recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine*" (juillet 1827), croyant qu'elles étaient des traductions de poèmes authentiques.
- «*Cela vous plaît à dire*» : Expression vieillie, souvenir de Molière ("*Dom Juan*", II, 2).
- «*ghazel*» : Poésie persane ou turque, sur des sujets érotiques ou mystiques.

Page 248 :

- «*le monde*» : Partie de la société qui vit dans le luxe, avec le goût du divertissement.

Page 249 :

- «*transport*» : Vive émotion.

Page 250 :

- «*kapas*» : Tumulus. Le mot figure dans le manuel de Schleicher.

- «*kourgâne*» : «*Y a-t-il un terme jmoude correspondant à "kourgâne"?*» demanda Mérimée à Charles-Edmond Choïecki (lettre du 20 septembre 1868).

- «*staroste*» : Le mot, qui signifie littéralement le plus ancien, désigne celui qui remplit les fonctions de gouverneur ou de maire.

- «*Zorany*» : Nom polonais de Zarénai, village de Samogitie.

Page 251 :

- «*un Œdipe*» : Un être capable, comme le personnage de la mythologie grecque, de répondre à l'énigme posée par le Sphinx.

Page 252 :

- «*la matecznik*» : Matrice, en polonais. Dans son grand poème «*Pan Tadeusz*» («*Messire Thaddée*»), Mickiewicz écrivit : «*Cette mystérieuse capitale des forêts, inconnue aux hommes, le Lituanien l'appelle dans son langage de chasse, le matecznik, ou le paradis des animaux.*» Le mot polonais est en effet masculin, mais Mérimée dit la «*matecznik*».

- «*république [...] gouvernement constitutionnel*» : Mérimée emprunta l'idée à «*Pan Tadeusz*», où Mickiewicz écrivit : «*Qui serait en état de scruter les profondeurs infinies des forêts lituanienes? Qui oserait pénétrer jusqu'à leur centre, jusqu'à leur noyau? Le pêcheur entrevoit à peine le fond de la mer de ses rivages ; le chasseur parcourant la lisière des forêts de Lituanie, à peine connaît-il leur extérieur, leur forme, leur physionomie. Quant à leur coeur, c'est encore pour tous un mystère impénétrable ; on ne sait ce qui s'y passe que par des contes, des traditions. [...] Enfin, derrière ces vapeurs, une tradition populaire le raconte, s'étend une contrée belle et fertile, la capitale du règne végétal et animal. [...] Au milieu, dit-on, s'élèvent les palais du vieil aurochs, du bison et de l'ours, les empereurs des forêts. [...] On dit que dans cette république, les bonnes moeurs règnent parmi les animaux, car ils se gouvernent eux-mêmes ; ils ne sont pas encore corrompus par la civilisation humaine : ils ne connaissent pas le droit de propriété qui divise le monde, ils ne savent pas ce que c'est que le duel ni l'art de la guerre.*»

- «*urus*» : Aurochs, bison d'Europe.

- «*maréchal de la diète*» : Président de cette assemblée politique existant dans certains pays d'Europe (Allemagne, Suède, Pologne, Suisse, Hongrie).

- «*Tomber de fièvre en chaud mal*» : Tomber d'un état fâcheux en un pire.

- «*Peu en réchappent*» : «*Voir "Messire Thadée" de Mickiewicz ; - "la Pologne captive", de M. Charles Edmond.*» (note de Mérimée, qui connaissait Charles-Edmond Choïecki, appelé Charles Edmond en France, et lui demanda des conseils pour «*Lokis*»).

- «*César [...] dans ses "Commentaires"*» : Dans «*De bello gallico*», VI, 28.

- «*l'urus [...] existe-t-il réellement encore en Lithuanie, ainsi que je l'ai oui dire?*» : Malte-Brun écrivit, dans «*Tableau de la Pologne ancienne et moderne*» : «*Les urus paraissent diminuer en nombre et même dégénérer en grandeur et en force, si toutefois l'espèce n'est entièrement perdue.*»

Page 253 :

- «*"tchékhole"*» : «*Étui de fusil circassien*» (note de Mérimée).

- «*groom*» : Jeune laquais d'écurie.

- «*arçon*» : Partie de la selle qui se relève en avant.

- «*rempart*» : Forte muraille qui forme l'enceinte d'une forterese, d'une ville fortifiée.

- «*chevaux de frise*» : Pièces de bois ou de fer hérissées de pointes, utilisées dans les retranchements.
- «*cheval et cavalier disparaîtraient à jamais*» : Dans *‘Pan Tadeusz’*, Mickiewicz écrit : «Car s'il osait s'engager dans ces forêts séculaires, dans ces bois touffus, le voyageur trouverait dans leurs méandres des remparts de troncs, de branches, de racines, défendus par des marais, par mille ruisseaux [...]. À chaque pas, comme des fosses à loups, de petits lacs tendent leurs pièges sous les pieds de l'imprudent visiteur. Couverts jusqu'à moitié de verdure, si profonds qu'on n'a jamais pu les sonder (il y a même grande apparence que c'est la demeure des diables), ces puits sont comme souillés de sang.»
- «*sagacité*» : Pénétration faite d'intuition, de finesse et de vivacité d'esprit.
- «*champignons*» : Dans *‘Pan Tadeusz’*, Mickiewicz écrit : «Il y avait dans ce bois force champignons. Les jeunes gens ne cueillaient que les plus beaux, les mousserons, si célèbres dans les chants lituaniens. Les demoiselles courent après le cèpe élancé que les poètes appellent le capitaine des champignons. Chacun tâche de trouver l'oronge qui, d'une taille plus modeste, est aussi moins chantée, mais n'en est pas moins la meilleure à manger, fraîche ou salée, en automne ou en hiver. Le sénéchal ne ramasse que le champignon vénérable nommé tue-mouches. [...] Sur la verte nappe des prairies, comme des vases rangés sur une table, surgissent ici les giroles aux rebords arrondis [...] plus loin encore les agarics, ronds, larges et plats comme des tasses de porcelaine de Saxe remplies de lait.»

Page 255 :

- «*agaricus necator*» : Les agarics sont une espèce de champignons à chapeau et à lamelles. L'«*agaricus necator*» ou agaric meurtrier se distingue des gros agarics inoffensifs par son chapeau rougeâtre.
- «*Pirkuns*» : Dans *‘Tableau de la Pologne ancienne et moderne’*, Malte-Brun écrit : «Le Dieu du tonnerre était Perkunas, ce qui revient à peu près au Pérun des peuples slavons.» Le 20 septembre 1868, Mérimée écrit à Charles-Edmond Choïecki : «Je vois que les Lithuaniens ont eu un Dieu Perkunas, n'est-ce pas le même que les Russes appellent Peroun?».
- «*Le Jupiter ‘tonans’*» : Jupiter, dieu assimilé à Zeus, est le maître des phénomènes célestes et, en pareticulier, de la foudre et du tonnerre, d'où ses noms de Jupiter tonans (ou tonnante) qui, debout, lance les flèches de la foudre, de Jupiter fulgur («celui qui lance l'éclair»), de Jupiter elicius («celui qui attire la foudre»), etc.
- «*un serpent*» : Le 22 novembre 1868, Mérimée écrit à Tourguéniev : «J'avais pris le serpent comme couleur locale. Au XVIIIe siècle, il y avait en Lithuanie de grandes couleuvres noires, vivant dans les isbas et traitées par les paysans comme des pénates.»
- «*un pied*» : Trente-deux centimètres.
- «*maléfices*» : Sortilèges malfaisants, opérations magiques visant à nuire.
- «*incantation*» : Paroles magiques destinées à opérer un charme, un sortilège.
- «*capote*» : Grand manteau à capuchon.
- «*Circé*» : Magicienne évoquée par Homère.
- «*escamoteur*» : Illusionniste, prestidigitateur qui fait disparaître quelque chose par un tour de main qui échappe à la vue des spectateurs.
- «*dupes*» : Personnes qu'on trompe sans qu'elles en aient le moindre soupçon.
- «*fripons*» : Personnes malhonnêtes, voleurs adroits.

Page 256 :

- «*couleur locale*» : Dans l'«*Avertissement de la Guzla*», Mérimée avait écrit : «Vers l'an de grâce 1827, j'étais romantique. Nous disions aux classiques : vos Grecs ne sont point des Grecs, vos Romains ne sont point des Romains ; vous ne savez pas donner à vos compositions la couleur locale. Nous entendions par couleur locale ce qu'au XVIIIe siècle on appelait les mœurs ; mais nous étions très fiers de notre mot et nous pensions avoir inventé le mot et la chose.» La «*couleur locale*», pour lui, était constituée par le singulier, l'original et l'étrange. C'est le sens qu'il prêta au mot quand, le 10 août 1840, il pria son ami Sutton Sharpe de faire voir à leur ami commun, Lenormant, qui allait visiter



Londres, «*un peu de couleur locale*». S'il raila l'engouement romantique pour cette couleur locale, il faut voir, dans cette attitude, une certaine pose de dandy intellectuel : «Il a ce travers byronien de mépriser la littérature en la cultivant avec amour, de parler avec indifférence ou avec cynisme de ce qui lui est cher.» (Pierre Trahard, '*Prosper Mérimée de 1834 à 1853*', page 423).

- «*tableau de genre*» : En peinture, tableau de portraits, de fleurs, de scènes d'intérieur, d'intimité, de fantaisie, par opposition à la peinture des tableaux d'histoire et de paysages.

- «*Knauss*» : Ludwig Knaus (1829-1910), peintre allemand dont les «tableaux de genre» jouissaient d'une grande popularité. Il vécut à Paris de 1852 à 1860, et fut promu officier de la Légion d'honneur en 1867.

- «*vous faire tirer votre bonne aventure*» : Vous faire prédire votre avenir par divination.

- la scène de la sorcière : Le 22 novembre 1868, Mérimée écrivit à Tourguéniev : «*Vous avez bien raison au sujet de la sorcière. J'avais déjà songé à changer cela, et si je fais une nouvelle édition pour la belle dame que vous savez [l'impératrice], je remplacerai cette scène par une rencontre de Bohémiens, avec lesquels je suis plus familier ; ils mènent avec eux un ours apprivoisé. Cela fera la contrepartie du chien ; l'ours est le cousin de M. le Comte.*»

- «*waidelote*» : «*Mauvaise traduction du mot professeur, les "waidelotes" étaient des bardes lithuaniens.*» (note de Mérimée).

- «*épigrammes*» : Traits satiriques, mots spirituels et mordants.

Page 257 :

- «*Oui-da*» : Oui, bien sûr.

- «*son bois*» : Les bois, les cornes caduques des cervidés.

- «*sur un manche à balai*» : Les sorcières sont censées pouvoir voler à califourchon sur un balai magique.

- «*nasillard*» : Qui vient du nez.

- «*la petite colombe blanche*» : Métaphore qui désigne loulka comme une jeune fille pure et candide.

Page 258 :

- «*drôlesse*» : Femme effrontée, méprisable.

- «*Je suis connu dans le pays comme le loup blanc*» : Je suis très connu. Car un loup soit blanc est un prodige.

- «*graisser la patte à quelqu'un*» : Lui donner illégalement de l'argent pour obtenir quelque chose. La notion de graisse symbolise la corruption, le gain illicite. «Patte» animalise le bénéficiaire.

- «*En matière de mariage, je ne donne jamais de conseil*» : Ici, Mérimée fait de son personnage l'interprète de sa propre aversion à l'égard du mariage, qu'il exprima encore plus nettement et directement dans '*La Vénus d'Ille*'.

Page 259 :

- «*route ferrée*» : «Chemin dont le fond est ferme et pierreux et où l'on n'enfoncé point.» (Littré).

- «*la perfide traductrice de Mickiewicz*» : Rappel du fait qu'loulka «*a traduit, en jmoude plus ou moins correct, une des jolies ballades de Mickiewicz*» (page 247).

Page 260 :

- «*mettre en pénitence*» : Punir (se dit pour un enfant).

- «*la muse lithuanienne*» : La poésie lituanienne.

Page 261 :

- «*la roussalka*» : Ou rusalka. En fait, la roussalka qu'on connaît est une créature des eaux dans le folklore russe à laquelle Pouchkine consacra un poème intitulé '*La roussalka*' (1826). La danse semble être de l'invention de Mérimée.

- «*allegro presto*» : Mouvement musical rapide.

- «*ritournelle*» : Court motif instrumental, répété avant chaque couplet d'une chanson, chaque reprise d'une danse.

Page 262 :

- «*sarafane*» : «*Robe des paysannes, sans corsage.*» (note de Mérimée).

Page 263 :

- «*Véliaminof*» : Nom connu de Mérimée, porté par une ancienne famille russe.

- «*le quartier de son soulier*» : Le quartier d'un soulier est «la pièce ou les deux pièces de cuir qui environnent le talon.» (Littré)

- «*demander la fortune du pot*» : S'exposer au hasard d'un mauvais repas dans une maison où l'on n'est pas attendu.

Page 264 :

- «*âryennes*» [...] «*touraniennes*» : Cette division des langues se trouve dans «*La science du langage*» de Max Müller.

- «*Charruas*» : Indiens nomades qui vivaient dans les régions frontalières de l'Argentine et de l'Uruguay.

- «*gauchos*» : Gardiens du bétail, excellents cavaliers.

Page 265 :

- «*Kalmouks*» : Peuple mongol de la Sibérie méridionale, absorbé par la Chine au XVIIIe siècle. Des groupes ethniques de la même famille et appelés également Kalmouks se sont installés entre le Don et la Volga.

- «*Fructuoso Rivera*» : Il lutta pour l'indépendance de l'Uruguay où il devint président de la république en 1834.

- «*rancho*» : Ferme.

- «*régime direct ou indirect*» : Complément d'objet direct ou indirect.

Page 266 :

- «*saillie*» : Trait brillant ou inattendu (dans la conversation, les écrits).

- «*niche*» : Tour malicieux destiné à taquiner, attraper quelqu'un.

Page 267 :

- «*ne se piquait jamais*» : Ne se froissait, ne se vexait jamais.

Page 268 :

- «*maroquin*» : Peau de chèvre, de mouton, tannée au sumac et à la noix de galle, teinte et souvent grenée.

Page 269 :

- «*fat*» : Qui montre sa prétention de façon déplaisante et quelque peu ridicule.

- «*Grodno*» : Ville russe, proche de la Pologne. Il existait un régiment de hussards de Grodno de recrutement lituanien, mais il est peu probable qu'un aristocrate lituanien ait servi dans un régiment russe.

Page 270 :

- «*Horace*» : On lit dans ses «*Satires*» (II, 7, vers 59-61) : «*turpi clausus in arca / Quo te dimisit peccati conscia erilis / Contractum genibus tangas caput*» («Enfermé ignoblement dans un coffre où t'a déposé une servante complice de la faute de sa maîtresse, tu y restes replié sur toi-même, touchant tes genoux de ta tête.»).

Page 273 :

- «*un Hercule a besoin d'une Hébé*» : Hébé est la déesse de la jeunesse qui donna l'immortalité à Hercule en l'épousant.

Page 274 :

- «*in-folio*» : Forme de livre où la feuille imprimée a été pliée une fois, donnant ainsi deux feuillets soit quatre pages. Il est plus ou moins grand, selon l'étendue de la feuille.

Page 275 :

- «*le guerrier de l'Écriture toujours prêt au combat*» : Saint Paul l'évoqua dans sa seconde épître à Timothée (II).

- «*mignardise*» : Gentillesse mignonne.

Page 276 :

- «*De cervelle, point*» : Souvenir de La Fontaine qui imagina un renard devant un buste : «Belle tête, dit-il ; mais de cervelle point» («*Le renard et le buste*»).

Page 277 :

- «*Szawlé*» : Ville de Samogitie, proche de la frontière de la Lettonie.

Page 278 :

- «*Jupiter se rit des serments des amoureux*» : Souvenir d'Ovide : «Jupiter ex alto perjuria ridet amantum» («*L'art d'aimer*», I, 633).

- «*perclus de la goutte*» : Incapable de se mouvoir, du fait d'une diathèse caractérisée par des poussées inflammatoires douloureuses autour des articulations.

- «*chic*» : Ce qui était à l'origine un terme d'atelier était devenu à la mode dans les années 1860 pour désigner l'élégance de l'habillement.

Page 279 :

- «*glossaire*» : Dictionnaire qui donne l'explication de mots anciens, spéciaux ou mal connus.

Page 280 :

- «*maréchal de la noblesse*» : Il présidait la noblesse d'un district. Cette fonction existait aussi bien en Russie qu'en Pologne et en Lituanie.

Page 281 :

- «*boîte*» : Petit mortier de fer, employé dans les fêtes publiques.

- «*brancard*» : Chacune des deux pièces de bois entre lesquelles on attache une bête de trait.

- «*vivat*» : Acclamation en l'honneur de quelqu'un.

Page 282 :

- «*consigne*» : Instruction stricte.

- «*un soufflet sur la joue de sa nièce*» : Alexandre Ptzezdziecki reprocha à Mérimée d'avoir introduit dans sa nouvelle un usage qui n'existait pas en Pologne. Mérimée s'expliqua ainsi : «*Un parent à moi, officier de la Grande Armée, a vu un soufflet donné dans des circonstances analogues à celles que je décris. J'étais alors bien jeune, il est vrai, mais je ne suis pourtant pas contemporain du roi Auguste.*» (14 octobre 1869).

Page 284 :

- «*pane*» : Ou seigneur. C'est le titre dû aux gentilshommes polonais.

- «*faire raison*» : Lever son verre et boire à la santé de qui vient de boire à la vôtre (expression vieillie).

Page 285 :

- «*bienséant*» : Convenable, correct, décent.

Page 286 :

- «*effarée*» : Qui montre un effroi mêlé de stupeur.

Page 287 :

- «*le roman de Renart*» : Œuvre héroïcomique (vers 1170-1250) qui conte la guerre privée soutenue par Renart, le fourbe goupil, contre Ysengrin, le loup, et dépeint à travers les animaux la société médiévale.

- «*Miszka en lithuanien*» : Mérimée écrit à Tourgueniev le 29 novembre 1886 : «*Michka est, je crois, le nom de l'ours. Vous l'appeliez Michel et nous Martin. Nos ancêtres l'appelaient Damp Brun.*»

## Commentaire

En revenant, à la fin de sa vie, à la nouvelle, Mérimée le fit toujours avec les mêmes intentions, pour exprimer la séduction de l'étrange ou de l'extravagance. À l'âge de soixante-dix ans, il gardait vivace son goût juvénile pour la férocité. Elle emplit tout entière cette nouvelle, la plus réussie de ses dernières œuvres et sans aucun doute la plus monstrueuse de ses créations romanesques.

Si elle ressemble sur beaucoup de points à «*La Vénus d'Ille*», c'est que, encore une fois, il toucha de près à un important noyau de son univers fantasmagique. Il y fit réapparaître de très anciennes hantises, le thème obsédant de l'ours apparaissant dans de nombreux passages de sa correspondance, comme celui-ci : «*Lady Helena m'écrit de Stockholm [...] Sa fille a fait une fille. Quand on se marie dans un pays pareil on est bien heureux je trouve, de ne pas accoucher d'un ours blanc.*» (lettre à Mme de Montijo, 25 mai 1850). Le 15 juin 1867, il avait écrit à une correspondante appelée l'Inconnue : «*Vous me parlez de chasse avec tant d'ardeur que vous voudriez déjà, je pense, vous trouver en face d'un loup, voire même d'un ours. Passe pour la première de ces vilaines bêtes, mais je vous interdis absolument les ours, ils sont trop mal élevés pour avoir du respect pour les chasseresses.*»

Mais la nouvelle lui fut directement inspirée par la comtesse Lise Przedziecka, dont la famille avait, à Smorgon, en Biélorussie, une propriété célèbre par son élevage d'ours. Elle l'aida beaucoup pour la connaissance des dialectes et des moeurs de Lituanie, des légendes folkloriques et de l'ébauche du héros. Comme elle avait laissé dans son esprit de troubles images, et qu'il l'admirait pour sa grande beauté, il la fit transparaître dans le personnage de Mlle Iwinska, la fiancée, dont la blanche fraîcheur impressionne le narrateur autant que le héros.

En fait, le thème du fils de l'ours appartient au folklore. Il a été consigné par écrit dans de nombreux ouvrages, entre autres dans «*Danorurn regum heroumque historiae*» de Saxo Grammaticus (1150-1206) et dans les «*Histoires tragiques*» de Bandello (1485-1561), pour ne citer que deux ouvrages que Mérimée connaissait sûrement. S'il n'est pas sûr qu'il lut Saxo Grammaticus, on sait qu'il l'a feuilleté, un jour de 1852, à la recherche d'un renseignement pour son ami Francisque Michel. Les «*Histoires tragiques*» extraites des œuvres italiennes de Bandello par François de Belleforest contiennent un récit analogue, que Mérimée a pu connaître. Mais un savant allemand dénombra (en 1910) plus de deux cents variantes, à travers l'Europe, du conte populaire nordique du fils de l'ours.

Il s'inspira aussi de :

- «*L'homme-ours*», un conte danois traduit et adapté par H.-C. de Saint-Michel, qu'il put lire dans le numéro de la «*Revue de Paris*» du 14 juillet 1833 ;

- le grand poème «*Messire Thaddée*» de Mickiewicz, dans lequel il puisa la couleur locale et les éléments de la scène où le comte explique au professeur qu'il existe une société animale organisée selon les règles politiques humaines ;

- la strophe d'«*Eugène Onéguine*» où Pouchkine provoque la rencontre d'une jeune fille et d'un ours ;

- Hoffmann pour l'atmosphère fantastique ;

- Edgar Poe, poète des pulsions cachées, signe de combats intérieurs entre l'instinct et la raison ;  
- des études médicales concernant l'hérédité qui paraissaient à cette époque, comme l'"Introduction à la médecine expérimentale", de Claude Bernard, et la "Physiologie des passions" du docteur Letourneau, Mérimée ayant aussi interrogé ses collègues de l'Académie des Sciences pour savoir jusqu'où pouvait se porter «*la galanterie des plantigrades*».

Mais qu'importe où il trouva ses sources ; ce qui compte, c'est la mise en oeuvre profondément personnelle d'un thème qu'on peut dire, sans paradoxe, à la fois singulier et banal, c'est la conception d'une œuvre finalement tout à fait originale.

Notant, dans une lettre à Tourgueniev, «*Il me semble qu'il y a quelque chose de poétique dans ce mélange d'humanité et de bestialité*», il joua sur le flottement continué entre elles, reprit la tradition fantastique des êtres médians. Le comte Szémioth, qui était hanté par l'idée du dualisme des êtres, se croyait un homme et était, en fait, un homme-ours, à la façon du bon vieux loup-garou. Et, comme avec Mérimée, il ne faut pas négliger les jeux de mots, on peut penser que, dans MichEL széMiOTH, on retrouve le démoniaque MELMOTH.

Mais l'information sur son véritable état est distillée peu à peu, les éléments manquants du puzzle étant distribués lors de conversations entre les protagonistes. Tout au long du récit du professeur Wittembach, Mérimée laisse son lecteur dans l'indétermination, longtemps victime d'une méprise. Mais il le prépare à accepter l'inacceptable. Le narrateur note : «*Il me sembla que quelque animal fort lourd essayait de grimper.*» Il effectue les rapprochements pour nous puisque la phrase suivante est : «*Encore tout préoccupé des histoires d'ours... j'aperçus une tête humaine*». Mlle Iwiska se plaint que Michel Szémioth «*l'eût serrée comme un ours*», et le professeur indique : «*Je vis que la comparaison ne plut pas au comte*». On devrait s'interroger sur cette remarque ! Puis on apprend qu'«*il poussa une sorte de rugissement...*». Il sent les instincts fauves de l'ours, ses penchants de bête féroce, remonter en lui. Sa folie est habilement indiquée par quelques traits, peu nombreux mais très précis. Les indices dispersés au fil des pages prennent tout leur sens dans la dernière partie de la nouvelle, où les incongruités tombent en cascade. Quand il vient d'accomplir son meurtre, le narrateur, toujours à sa fenêtre quand il le faut, voit passer «*un corps opaque, très gros...*» Et, cette fois, à l'inverse de son impression du début, il constate : «*Ma première impression fut que c'était un homme...*» Les deux impressions premières, celle du début et celle de la fin, ne se contrarient pas, mais s'additionnent : c'est un homme-ours qui n'a jamais cessé d'être animal ! Le docte professeur, qui indique : «*Lokis*» veut dire «*ours*», «*ce n'est pas un nom d'homme*» et on aurait dû le noter, «*pas un seul des personnages ne s'appelle ainsi.*», dissipe totalement l'incertitude, nous fait comprendre que, brusquement, au cours de la nuit de ses noces, l'ours, en lui, submergea l'homme, et que, comme un vampire, il ouvrit à coups de dents la gorge de sa femme pour se repaître de son sang. Ainsi, Mérimée reprit le thème du vampirisme qui lui avait été cher dans sa jeunesse où il avait été un lecteur fervent de Dom Calmet, thème qu'il traita dans '*La guzla*'. Il reprit aussi le thème de la mort pendant la nuit de noces qu'il avait déjà abordé dans '*La Vénus d'Ille*', le noyau anecdotique de cette nouvelle ayant donc été repris, avec inversion des sexes, une trentaine d'années plus tard. L'homme-ours n'avait pas d'autre refuge que la grande forêt, où, peut-on imaginer car le dénouement est escamoté, cet autre réprouvé romantique allait ne pas manquer de rencontrer une bête plus forte que lui. Bref, avec cette nouvelle ultime où la bestialité semble avoir gagné, Mérimée poussa le conte fantastique dans ses derniers retranchements, jusqu'au bord de l'indicible.

Il utilisa les figures de rhétorique les plus significatives en littérature fantastique, et qui sont les figures d'analogies, c'est-à-dire celles qui entraînent le rapprochement de certains éléments significatifs du texte. Imperceptiblement se constitue un réseau parallèle, une autre histoire se dessine sous la première. Le lecteur, qui, devant cette affreuse histoire qui se déroule dans un cadre sauvage et inquiétant, ressent une incessante impression d'angoisse et de terreur qui naît du réalisme le plus précis, ne peut pas dire qu'on l'a abusé, s'il ne repère pas tout du premier coup. Les lectures suivantes lui prouvent que tout était là dès le début, et que par suite d'un aveuglement temporaire dont il est responsable, c'est lui qui a occulté certaines vérités, que sa perception a été mystifiée, ou qu'il n'a pas été capable de percevoir cette mystification. Il peut s'ensuivre un certain vertige, qui

contribue à accroître l'effet fantastique avec lequel contrastent les artifices brillants que sont la clarté du récit dont l'objet reste opaque et dérangent, la sérénité, la précision du style, alerte, presque enjoué, l'écriture rythmée. Ce contraste entre le fond et la forme fait côtoyer le tragique et l'ironie. Le lecteur, hésitant entre sourire et fascination, ne sait que penser de cette histoire à dormir debout.

Toutefois, à ses correspondants (car il n'est point de nouvelle sur laquelle sa correspondance nous renseigne si copieusement : dans une quarantaine de ses lettres, nous suivons sa genèse et sa lente élaboration), Mérimée dévoila brutalement le fin mot. Le 3 septembre 1868), il révéla à Jenny Dacquin la genèse et lui fit un résumé non dépourvu d'exagérations : *«Lorsque j'étais dans le château [Fontainebleau, résidence impériale, où, du 12 juillet au 14 août 1868, il fut l'hôte des souverains], on lisait des romans modernes prodigieux, dont les auteurs m'étaient parfaitement inconnus. C'est pour imiter ces messieurs que cette dernière nouvelle est faite. La scène se passe en Lithuanie, pays qui vous est fort connu. On y parle le sanscrit presque pur. Une grande dame du pays étant à la chasse a eu le malheur d'être prise et emportée par un ours dépourvu de sensibilité, de quoi elle est restée folle ; ce qui ne l'a pas empêchée de donner le jour à un garçon bien constitué qui grandit et devient charmant ; seulement, il a des humeurs noires et des bizarreries inexplicables. On le marie, et la première nuit de ses noces, il mange sa femme toute crue. Vous qui connaissez les ficelles, puisque je vous les dévoile, vous devinez tout de suite le pourquoi. C'est que ce monsieur est le fils illégitime de cet ours mal élevé»*. Jenny Dacquin lui suggéra d'expliquer la folie de la victime par un regard de l'effrayant animal. À Valentine Delessert, il expliqua le choix de ce sujet, qui étonnait quelques-uns de ses contemporains : *«Je voulais faire pour S. M. quelque chose dans son goût, par conséquent j'ai pris le sujet le plus extravagant et le plus atroce que j'ai pu, mais il a fini par me plaire.»* (lettre du 20 septembre 1868). il parla aussi des *«absurdes romans qu'on lisait à Fontainebleau»*, et ajouta : *«J'ai voulu trouver quelque chose de plus atroce, et sans me flatter mon sujet a le pompon. Le malheur est que j'y ai trouvé aussitôt quelque charme, et qu'au lieu de faire une caricature j'ai voulu faire un portrait. Mais comment faire un portrait d'une impossibilité? Il faudrait travailler ce que je n'ai fait qu'ébaucher très à la hâte.»* Obéissant aux conseils de Jenny Dacquin et de Valentine Delessert, il essaya d'occulter le fond de son histoire de façon que *«les personnes timorées»* puissent *«supposer que les bizarreries du héros tiennent à une peur ou à une fantaisie de femme grosse»*. (lettre à Mme Delessert, 11 octobre 1868). *«Le sujet est diablement scabreux»*, convint-il dans sa lettre du 29 novembre 1868 à Gobineau. À Tourgueniev, il parla le 9 octobre d'*«une petite drôlerie dont je suis moitié honteux moitié content. Lorsque j'étais à Fontainebleau chez une grande dame que vous savez, on lisait des histoires terribles, fantastiques et autres. J'ai pris l'engagement d'en faire une plus atroce, et je me flatte de n'avoir pas trop mal réussi, pour le choix du sujet du moins. Une dame est rencontrée par un ours qui la viole. Elle a un enfant, très beau garçon, un peu velu, très robuste, qu'on élève bien, mais qui est toujours un peu bizarre. Ce monsieur a son pucelage, lit des livres de métaphysique et est amoureux d'une petite coquette blanche et rose [...] Il ne se rend pas bien compte des sentiments qu'elle lui inspire ; est-ce physique ou platonique? Il se marie et la mange. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne connaît pas l'auteur de ses jours. La conception est laissée dans l'ombre, et les lectrices timorées peuvent même croire que ces bizarreries ursines tiennent à un "regard". Le plus drôle, c'est qu'en ruminant cette belle histoire, j'avais entre les mains une grammaire lithuanienne. Je suis devenu très fort en j moude, zomaitis ; et j'ai mis la scène en Lithuanie. La couleur locale abonde !!!»*

Restait à trouver le titre. Il hésita entre *“Le trouveur”* ou *“Le dénicheur de miel”*, ou *“Le filleul de l'ours”*. *“Le manuscrit du professeur Wittembach”* fut un titre de l'invention de Buloz ou de l'imprimeur de la revue. Finalement, sur le conseil de Tourgueniev, il adopta *“Lokis”* : *«Lokis veut dire ours en j moude»*.

Ce souci de précision linguistique qu'il donna à son narrateur, philologue qui se contente de répertorier les mots comme autant de vestiges des faits, d'en déchiffrer par bribes la ténébreuse syntaxe, de s'initier à l'étrange en commençant par en balbutier les idiomes de prédilection, Mérimée l'avait depuis sa jeunesse, où il était déjà préoccupé par les langues perdues. Trente ans avant *“Lokis”*, il fit, au sujet de la découverte d'*«une langue nommée l'Ekhili»* par son cousin, Fulgence

Fresnel, des remarques qui auraient pu prendre place dans cette nouvelle : «*La littérature Ekhilli ne paraît pas être fort riche, aucun de ceux qui la parlent ne sachant pas l'écrire ; mais on dit qu'il y a quelque part des inscriptions en caractères inconnus, qui pourraient fort bien être écrites dans un patois Ekhilli. Vous voyez où cela mène.*» (lettre à Frédéric de Saulcy, 25 mai 1838). À l'époque où il écrivait la nouvelle, il s'intéressait au lituanien, lisant le manuel d'August Schleicher (*'Handbuch der lituanischen Sprache'*, 1856-1857) et *'La science du langage'* de Max Müller (1867).

Le professeur Wittembach est non seulement, comme cela s'impose pour le narrateur d'une histoire fantastique, un savant qui garde la tête froide devant l'intrusion du surnaturel, un témoin digne de foi, ce qui fait que le texte se présente comme une sorte de mémoire, et valide la possibilité scientifique de l'aberration naturelle et de la monstruosité, il a l'intuition du chemin de la connaissance : il constate que Michel, prénom du comte Szémioth, est, chez les Lituaniens, le surnom populaire de l'ours. D'où l'étrange épigraphe qu'il porte sur son manuscrit : «*Miska zu Lokiu, Abu du tokiu*» (qui est traduite en note par «*Michon (Michel) avec Lokis, tous les deux les mêmes*», Michon étant le comte Michel, Lokis désignant l'ours en lithuanien correct. Mais personne ne se rend compte que l'étrange jeune homme est nommé «ours», qu'il est ours, parce que le «*surnom remplace [...] le nom générique*» ; seul le narrateur connaît encore le mot, mais il ignore la chose. Et il passe à côté de la révélation du mystère, car il dort pendant l'accomplissement des noces mortelles, et il a beau entendre et même voir l'homme-ours qui s'enfuit du théâtre de son crime, il n'est préoccupé que de sa propre course après le savoir perdu, il n'a d'attention que pour son glossaire, que pour une série de mots qu'aucun sens ne relie. En effet, au thème fantastique, se joint et le précède même alors qu'il est en fait accessoire, le thème des curiosités linguistiques du professeur Wittembach. Ce savant à la fois tatillon, austère, dévot et fleur bleue, envoyé en Lituanie par la Société biblique pour traduire l'Évangile en jmodu, une langue en voie de disparition, parlée par une population qui ne le lira jamais parce qu'elle est analphabète, est inquiet de voir les langues anciennes ou primitives, proches de la divinité, tomber dans l'oubli : «*Depuis une trentaine d'années, le prussien n'est plus qu'une langue morte. La dernière personne qui savait le cornique est morte l'autre jour.*» Lui, qui s'efforce de les sauver ou de les reconstituer, est comme ce perroquet «*qui seul savait quelques mots de la langue d'une tribu aujourd'hui entièrement détruite par la petite vérole*» (page 243). La nouvelle est une raillerie funèbre sur la science des langues qui n'est plus guère que psittacisme.

En plaçant l'action en Lituanie, pays situé aux confins de la Pologne et de la Biélorussie, Mérimée put évoquer la civilisation slave, la nouvelle montrant la continuité dans son œuvre, de 1827 à 1869, de la représentation du monde slave, qui semblait être pour lui le monde primitif par excellence, où les forces de création et de destruction ne sont pas encore complètement domestiquées, attestant l'emprise de l'univers et de la mythologie slaves sur son imaginaire. Le comte Michel propose de mener le linguiste dans une forêt qui est «*l'empire des bêtes*», qu'il nomme «*la matecznik, la grande matrice, la grande fabrique des êtres*». Et il précise, avec insistance : «*Personne n'en a sondé les profondeurs, [...] excepté, bien entendu, MM. les poètes et les sorciers, qui pénètrent partout.*» Cette forêt est comme le microcosme du monde slave, en même temps que son symbole.

Comme échantillons de couleur locale, souci qui était cependant alors devenu pour lui secondaire, Mérimée glissa des détails pittoresques dans le portrait de certains personnages ; présenta une vieille Lituanienne, présumée sorcière et comparée à Circé, portant un serpent dans un panier ; fit assister à un mariage où s'effectue ce rite : la jeune mariée est souffletée par sa tante pour simuler une violence matérielle pouvant servir de prétexte à divorce.

La nouvelle, qui garde les traces d'un véritable refoulement, qui témoigne de quelque obsession sexuelle, fait surtout réfléchir sur «*la "dualité" ou la "duplicité" de notre nature*» qui inquiète le comte Szémioth qui oscille entre ses deux natures, l'animale et l'humaine. Il ajoute : «*Je crois, messieurs, que, si toutes les pensées qui nous viennent en tête dans l'espace d'une heure..., je crois que si toutes "vos" pensées, monsieur le professeur, que je tiens pour un sage, étaient écrites, elles formeraient un volume in-folio peut-être, d'après lequel il n'y a pas un avocat qui ne plaidât avec succès votre interdiction, pas un juge qui ne vous mît en prison ou bien dans une maison de fous.*» ;

qui met en question le rôle de la raison : «*Vous parlez de la raison bien à votre aise ; mais est-elle toujours là, comme vous dites, pour nous diriger?*» (page 274).

S'avisant que sa nouvelle était peut-être «*un peu trop décolletée pour mon âge et pour le siècle hypocrite où nous sommes*», Mérimée se promit bien de ne pas la publier. Puis, consultant ami et amies, il estompa, à la prière de Jenny Dacquain et de Mme Delessert, des clartés par trop crues. Après avoir, le 7 décembre 1868, indiqué à Madame de Beaulaincourt son souhait de présenter cette fable à la Cour, à l'occasion de la fête de Sa Majesté, «*à condition qu'elle se trouvât d'humeur oursonne*», il tenta alors l'épreuve d'une lecture à Saint-Cloud, un soir de juillet 1869, en présence de l'impératrice et de quelques proches éberlués ; il lut le texte d'une traite, mais fut rassuré par la réaction de cet auditoire très «select», dont plusieurs demoiselles qui ne comprirent rien. Auguste Filon considéra que «"Lokis" est un petit roman très bien fait, très vigoureux d'exécution, très habilement varié de ton, et où l'ironie se soutient à la hauteur voulue pour ne point gêner la couleur sombre du sujet.»

Enfin, Mérimée se laissa «embobeliner» par Buloz, l'éditeur de la "Revue des deux mondes". Mais il ne lui avait pas plutôt, après avoir, comme il le dit, «*léché son ours*», livré son manuscrit que la peur le reprit du possible scandale. Cependant, il ne pouvait plus se dédire. La nouvelle parut donc le 15 septembre 1869, sous un titre terne, «*Le manuscrit du professeur Wittembach*», avec «Lokis» en titre courant.

Mérimée constata avec soulagement que «*personne n'y a rien vu d'immoral*». La princesse Julie ayant toutefois sollicité des éclaircissements, il lui répondit en badinant : «*Vous soulevez une question fort grave et que je n'ai jamais osé discuter. L'ours est mort sans faire de révélations. Les regards, les peurs et les envies expliquent beaucoup de choses, notamment pourquoi les fils ne ressemblent pas toujours à leurs pères... Cet infortuné jeune homme ne savait pas bien la nature du sentiment qui le portait vers cette jeune demoiselle et ne l'a su qu'après l'avoir mangée.*»

La publication dans la "Revue des deux mondes" fut la seule du vivant de l'auteur.

C'est sous le titre de «Lokis» que la nouvelle s'inséra en 1873 dans l'édition des «*Dernières nouvelles*».

Cette nouvelle, moins connue que celles des années 1840, n'est pas la moins réussie. Elle est, dans son genre, magistrale, et n'en compte pas moins parmi les oeuvres les plus habiles de Mérimée.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)